Céline Bricaire, Valentina Chepiga

Contribution au colloque DIALOGUE FRANCO-RUSSE DANS LES ANNÉES 1920 - 1930. IMPACT INTELLECTUEL. Colloque international interdisciplinaire, U. De Strasbourg, 14-15 décembre 2017

Totalitarizm vs totalitarisme : contribution au débat sur la terminologie

L'apparition et l'implantation dans la langue de termes qui relèvent aussi bien de l'étude de la langue que de la politique peuvent être appréhendés à la fois sous l'angle de l'histoire et de la philologie. L'étude d'un phénomène tel que celui du langage totalitaire – ou novlangue, « novoâz » - a été abordée par maints chercheurs, en Russie et ailleurs. Boris Souvarine, homme politique, historien et écrivain français (1895-1984) qui a mis l'étude du stalinisme au centre de son œuvre, a commencé à s'interroger dès 1964 sur l'apparition du terme lui-même dans la langue russe. Certaines de ses idées sur la question ont été développées dans une contribution qu'il devait lire à une conférence à l'Université de Stanford en octobre de la même année. En 1972, ce travail parut sous la forme d'un article en français, dans le petit recueil publié par les éditions Spartacus sous le titre *Le Stalinisme* [Souvarine, 1972]. L'intérêt de ce texte est d'avoir proposé la première analyse de ce mot et de son entrée dans la langue russe, même si que l'article n'avait pas vocation à le présenter au public russe. L'interrogation autour du terme allait s'élargir à la problématique du totalitarisme dans la langue.

Konstantin Fedorovič Sedov a qualifié la novlangue de « sous-langage [ou infralangage, « podâzyk » - VČ], […] qui est inoculé comme un produit de « l'herméneutique socialiste » totalitaire, et comme le reflet – par le biais de moyens linguistiques - de la vision du monde officielle. La novlangue s'est immiscée […] dans tous les domaines de l'activité de communication, interdisant la formation d'une culture linguistique propre à l'individu [Sedov, 1993, p.30].

C'est à cette analyse que reviennent désormais les philologues et les historiens français qui s'intéressent à cette problématique, tel Christian Dan [Dampne, 2004]. Le plus fructueux, de notre point de vue, est sans doute l'analyse de la

dimension connotative des sèmes que nous étudions. Si la composante connotative du sens lexical exprime le rapport du sujet du discours au signifié (puisque « ce rapport peut impliquer des modalités et une expressivité relevant de l'émotion et du jugement. Lesquels sont engagés par le rapport (à la dénotation, au signe, à l'acte de langage et à ses participants) » [Ольга Алексеевна Mikhajlova, 1998, p.74]), sur un laps de temps défini, la composante connotative est susceptible d'évoluer.

Observant l'évolution du terme *stalinisme*, B. Souvarine spécifie qu'il a été utilisé surtout hors de l'URSS ; dans les années 1970, le mot n'était pas encore entré dans le russe de tous les jours, malgré la profusion d'« -ismes » dans la presse soviétique. Dans la pratique occidentale, la seule définition du *stalinisme* ayant cours était celle donnée par Sergej V. Utehin, un historien enseignant à l'Université de Pennsylvanie, dans un dictionnaire encyclopédique consacrée à la Russie [Utechin, 1961]. Pour B. Souvarine, la distinction entre *stalinisme, marxisme* et *léninisme* semble logique, en dépit des similitudes dans le lexique utilisé pour définir ces notions et dans la terminologie plus large qui leur est associée. Dans le dictionnaire de la langue russe publié en URSS en 1952, deux termes ont été distingués : le nom substantif *stalinist (staliniste)* et l'adjectif qualificatif *stalinskij (staliniste, stalinien)*. L'approche analytique de la terminologie développée en France présente un intérêt que confortent encore d'autres travaux portant sur un type de lexique proche du champ sémantique concerné, comme par exemple le mot *predatel' (traître)*.

On s'intéressera ici au totalitarisme.

Les historiens français considèrent que « le totalitarisme réel est largement plus complexe que les théories qui le définissent » [Nicolas Werth, 2000]. C'est sur ce thème que portait la belle thèse de Nadežda Georgievna Kostromina, soutenue en 2006 à Kemerovo [Kostromina, 2006]. L'auteur le rappelle : « L'historiographie française du totalitarisme, qui est née pratiquement en même temps que le phénomène, étudie ses sources, ses caractéristiques et la façon dont elle influence le processus de l'histoire » [Kostromina, 2006, p.4].

L'historiographie de la période soviétique ne mentionnait pas les travaux des chercheurs français sur le totalitarisme. En URSS, les termes *totalitarisme* et *totalitaire* ont fait leur apparition dès 1940 ; pourtant, ce n'est qu'après la perestroïka qu'on a commencé à les utiliser, et ce avant tout pour caractériser

les régimes fascistes ou ceux qui les soutenaient. Or même cette utilisation-là du terme restait épisodique, car on lui préférait d'autres épithètes, comme *agressivnyj (agressif), terrorističeskij (terroriste), avtoritarnyj (autoritaire), diktatorskij (dictatorial).*

Le *Dictionnaire encyclopédique de la philosophie (Filosofskij enciklopedičeskij slovar')* définit le totalitarisme comme étant l'une des formes que peuvent prendre les Etats bourgeois autoritaires, forme que caractérise un contrôle absolu exercé par l'Etat sur la vie entière d'une société [*Filosofskij enciklopedičeskij slovar',* 1983, p.690]. Si cette interprétation semble pertinente, nous rejoignons l'analyse de Valerij Ivanovič Mihajlenko, quand il fait remarquer que « la notion de totalitarisme se prête difficilement à la définition » [Mihajlenko, 1998, p.6, cité par : Kostromina, 2006, p.4]. Le chercheur considère en effet qu'« expliquer par la contrainte qu'exerce le régime le niveau élevé d'adhésion (de consensus) dans les Etats reste une grille de lecture peu convaincante » [Mihajlenko, 2003, p.6]. Inconsistantes aussi, les définitions que donnent du phénomène le *Dictionnaire encyclopédique soviétique (Sovetskij enciklopedičeskij slovar')* (1986) et le *Dictionnaire abrégé de la politique (Kratkij političeskij slovar')* (1987) : « …le concept de *totalitarisme* était employé par les idéologues libéraux de la bourgeoisie pour critiquer la dictature fasciste », il est « utilisé par la propagande anticommuniste afin d'étayer une critique fallacieuse de la démocratie socialiste » [*Kratkij političeskij slovar'*, 1987, p.456].

Dans les années 1990, les spécialistes russes ont écrit sur le totalitarisme plus d'une centaine d'ouvrages, d'articles et de thèses. Dans leurs études, les chercheurs américains ont utilisé certains travaux d'Elie Halévy, Boris Souvarine, Victor Serge, Raymond Aron etc. Aujourd'hui, des chercheurs allemands s'intéressent à l'historiographie française du totalitarisme. Outre le travail de N. G. Kostromina, mentionnons ceux de Johachim Stark « Raymond Aron et l'évolution de l'image du totalitarisme » [in : Söllner Alfons, Walkenhaus Ralf, Wieland Karin dir., *Totalitarismus Eine Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts*, Berlin, 1997], de David Bosshart « Le débat français autour du totalitarisme » [*Politische Intellektualität und totalitäre Erfahrung*, 1996], de Wolfgang Wippermann *Les théories du totalitarisme* [*Totalitarismustheorien*, 1997], d'Ulrike Ackermann *La Chute des intellectuels* [*Sündenfall der Intellektuellen*, 2000]. Dans les *Théories du totalitarisme,* Wolfgang

Wippermann parle de la réception tardive de la théorie du totalitarisme en France, « [rappelant] à raison que la théorie du totalitarisme n'a connu de diffusion large en France qu'au milieu des années 1970, après la parution de *L'Archipel du Goulag* d'Aleksandr Soljenitsyne. Wippermann fait apparaître dans l'œuvre d'écrivains et de chercheurs français tels que Bernard Lavergne, Raymond Aron, Boris Souvarine, André Gide etc. une contribution importante à l'étude du totalitarisme pour les années 1930. Il montre le rôle joué par la « nouvelle » génération – celle de l'après-guerre – d'historiens et de spécialistes des sciences politiques : celle de François Furet, de Cornelius Castoriadis, de Jean-François Revel, de Claude Lefort, de Léon Poliakov, d'Edgar Morin, de Claude Polin, de Pierre Hassner etc. » [Kostromina, 2006, p. 9].

En juin 1935, alors que Paris accueillait le « Congrès des écrivains pour la défense de la culture », un travail documenté sur Staline fut publié, que l'on devait à la plume de Boris Souvarine [Souvarine, 1935]. Le contenu de cet ouvrage ne laissait aucun doute quant à la nature totalitaire et terroriste du stalinisme. Le *Staline* de Souvarine était la première étude sur l'histoire de l'Etat soviétique depuis la Révolution d'Octobre. Ce livre, qui devait pour longtemps fournir un cadre à l'histoire politique du bolchevisme en Occident, n'eut pourtant qu'un impact limité en 1935.

Car la critique de l'Union soviétique, même quand elle émanait de sympathisants, commençait à être perçue comme une marque d'hostilité et se trouvait frappée d'interdit aux yeux des démocrates français. La nécessité d'unir les forces antifascistes dans le contexte politique des années 1934-1936 fit de cet interdit intériorisé une règle morale.

Quand la dictature mussolinienne se mit en place en Italie, les mêmes débats s'amorcèrent autour du fascisme.

De premiers parallèles furent esquissés entre les régimes bolchevique et fasciste. Dans ses nombreux articles de 1932-1933 sur le fascisme et le nazisme, Daniel Guérin note qu' « avec un parfait sans-gêne, les nazis se sont appropriés cette chanson [*Frères, vers le soleil, vers la liberté ! / Brisez le joug des tyrans…*], comme ils l'ont fait pour le drapeau rouge, la fête du Premier Mai, les chœurs parlés, l'idée du plan quinquennal et mille autres choses encore. » Mais pour reprendre ses propres termes, « ce n'[était] là que larcins. Au communisme, les nazis, singeant fidèlement le fascisme italien, ont volé

quelque chose de beaucoup plus important, un mot et un art prestigieux : « la Propagande ». » Goebbels mit sur pied un ministère spécifique. « C'est une organisation scientifique, moderne, de la publicité qui a donné au parti hitlérien sa force formidable d'expansion ». [Guerin, 1965, p.76][1].

Les auteurs de gauche commencent à substituer les termes les uns aux autres. Le mot de « fascisme » est employé pour qualifier aussi bien le régime fasciste de l'Italie que le régime nazi en Allemagne. En 1934, Trotski parle du lien étroit entre bonapartisme et fascisme [Trotski, 1934]. Au même moment, Nikolaj Ustrâlov écrit sur le fascisme et le national-socialisme, et propose une analyse détaillée qui vise à mettre en évidence ce que ces régimes ont en commun et ce qui les distingue [Ustrâlov, 1928, 1933].

C'est en 1936 que paraît la suite de la série *Sur le fascisme* de Daniel Guérin : *Le Fascisme et le grand capital,* livre dans lequel l'auteur ne décrit pas l'histoire du fascisme dans un pays donné, mais où il étudie le fascisme et le nazisme comme phénomènes, en s'efforçant d'en définir la nature et de faire un bilan de leurs similitudes et de leurs différences. D. Guérin voit dans le fascisme le pouvoir du grand capital, un diagnostic qui est typique des communistes.

En France, on commence à mettre en parallèle les deux régimes - bolchevisme et fascisme-, même si l'idée de leur ressemblance n'a pas encore pris la forme d'une comparaison systématique. Par exemple, en 1923, l'écrivain Marcel Mauss compare le régime bolchevique et le mouvement fasciste en qualifiant le fascisme de « collègue » du bolchevisme. Dès 1925, Georges Valois, admirateur de Mussolini, décrivait ainsi la parenté entre fascisme et communisme : « Quel que soit celui qui, l'emportant, dévorera l'autre, le communisme en Russie et le fascisme en Italie conduiront aux mêmes résultats » [cité d'ap. : Kostromina, 2006, p.38]. Dans les années qui suivirent, d'autres œuvres semblables parurent en France. Cette idée d'une similitude entre les deux régimes, on la retrouve dans la littérature politique de la gauche, même si le terme *totalitarisme* n'y figure pas encore (par ex. : Gurian, 1936 ; Mann, 1985). En 1927, quand il décrit sa rencontre avec Angelo Tasca[2] à

[1] Cet ouvrage est un ensemble d'articles assortis de commentaires de leur auteur, articles rédigés et publiés sous un pseudonyme en 1932, 1933 et 1935. Certains d'entre eux figurent pour la première fois, car la publication en était impossible à l'époque.

[2] L'Italien Angelo Tasca est un ancien socialiste, membre de la III° Internationale. En 1927, il a encore entièrement foi dans le système soviétique. Il est l'auteur de *La Naissance du fascisme* [Tasca, 1938].

Moscou, Pierre Pascal note que le récit fait par son hôte des aspects révoltants de la société italienne sous Mussolini coïncide exactement avec ce qui se produit sous le pouvoir soviétique : Tasca ne fait que dépeindre le régime moscovite et même son lexique politique [Pascal, 1982, cf. p.28-29].

L'étude ultérieure du totalitarisme trouve une illustration dans le livre de Jean-Pierre Faye *Langages totalitaires* [Faye, 1972]. Son auteur formule l'idée que le XX° siècle - siècle de la « Révolution » d'Octobre - a révolutionné le langage, ou la science [sic] du langage. Il démontre arguments à l'appui que l'apparition d'expressions et de mots nouveaux appartenant au lexique des leaders révolutionnaires les plus éminents - qu'ils soient russes, italiens ou allemands- ne doit rien au hasard. L'introduction de nouveaux termes dans le « procès social » répondait essentiellement à deux nécessités : ils devaient être *productifs* et servir *la cause*.

Pour J.-P. Faye, les langages totalitaires, ce sont ces « chaînes de discours » où s'introduisent et s'élèvent à la dignité de mots fondamentaux « l'épithète italienne « totalitario » et le syntagme *Stato totalitario*… » à partir de 1925, et « de façon corrélative, et par effet de « traduction », ceux qui, en langue allemande, développent la « formule » du *totale Staat* » à partir de 1931-1933. (et de l' *Estado totalitario* » en Espagne, à partir des années 1933-1937) » [Faye, 1972, rééd. 2004, p.5]. Les « modèles malencontreux » donnés par ces deux pays d'Europe, puis par toute l'Europe puis par le monde entier, commencent dès lors à absorber… le discours idéologique de l'homme à travers des moyens d'expression que ces pays avaient appelés – mystérieusement – « Etat totalitaire ». » [Faye, 1972, p.287]

L'apparition et l'entrée en usage des expressions et mots nouveaux est un processus que l'auteur décrit avec précision. Tout d'abord apparaît un néologisme italien, *totalitarian,* lequel n'est pas porteur d'un sens politique. Ensuite, dans les discours de Mussolini, ce mot remplit la fonction d'énoncé narratif ; après quoi il assume une fonction hypothétique (de narration symbolique) qui efface la distinction « entre vrai et non-vrai », avant de prendre un caractère déclaratif. Mais cette révélation progressive de sa « structure profonde » ne relève pas, aux yeux de l'auteur, d'une seule opération de « « syntaxe » politique » : elle fait apparaître un « déplacement topographique » dans l'espace de l'idéologie et du point de vue de ses

« positions »[3], un terme que Faye emprunte à la théorie de Halle et Keyser[4] sur la structure profonde du vers dans la langue poétique[5].

Pour J.-P. Faye, les intellectuels jouent un rôle majeur dans le processus par lequel les langues d'autres pays empruntent aux termes du gouvernement/Etat fasciste italien. Par exemple, pour Faye, « C'est bien Carl Schmitt qui, entre 1931 et 1933, a effectué le « transfert » de l'italien vers l'allemand ». Son discours eut une forte résonnance : prononcé devant une Assemblée extraordinaire des représentants du grand capital de la Ruhr - les grands investisseurs de l'acier et du charbon -, il appelait à décréter l'état d'exception en arguant que « pour avoir une économie saine dans un Etat fort, il faut désormais établir un état total, total *au sens de la qualité et de l'énergie*, tout comme l'Etat fasciste s'appelle *Stato totalitario*, Etat totalitaire » [Faye, 1972, éd. 2004, *Avant-dire.* Versions 32 et 33 de ce discours, in extenso : p.702-703]. Pour le chercheur français, on a rarement vu le « procès des langues » et les stratégies se fondre aussi clairement dans le « procès économique » et sa conjoncture que chez Carl Schmitt.

J.-P. Faye compte C. Schmitt au nombre de ceux qui, dans l'histoire mondiale, ont savamment pris part à la « traduction » efficace, au transfert du *stato totalitario* de Mussolini vers le *totale Staat* de Hitler. Faye a recensé en allemand un ensemble de mot venus du fascisme italien et qui sont dupliqués : Sturm, Blitz, tempêtes, éclairs etc. La « langue nouvelle » de Goebbels, à la tête de « l'Allemagne national-révolutionnaire », les « conversations mondaines » de Goering, ainsi que la contribution majeure de Hitler complètent cette

[3] Le travail de J.-P. Faye défend du reste la thèse selon laquelle « …c'est un champ entier de séries de positions qui définirait la structure profonde des langages : la structure superficielle ne serait autre que le texte général ou plutôt la partition entière des énoncés narratifs, l'entière surface du discours idéologique, produite par cette « cartographie ». Tous contemporains les uns des autres, à cet égard, ils constituent les figures qui rendent énonçables – et acceptables – certaines décisions ou certaines combinaisons dans les décisions ». Prosodie du récit, et de l'histoire même. Prosodie qui n'est pas « fixe » : prosodie oscillante. Qui annonce et apporte la mort, ici. » [Faye, 1972, rééd. 2004, p.9]

[4] « Dans le modèle de Halle-Keyser, la structure profonde du mètre (ïambique par exemple) est réalisée par la succession discrète de ses « positions » ; la structure de surface n'est autre que le vers lui-même, obtenu par une suite de transformations de la structure profonde ». (Faye, 1972, *Théorie du récit. Introduction aux « langages totalitaires »,* p.115]

[5] Morris Halle and S. J. Keyser, « Chaucer and the study of prosody », College English, 1966. Et M. Halle, « Du mètre et de la prosodie », in Hypothèses, coll. Change, 1972. Jaques Roubaud, « Quelques thèses sur la poétique », Notes présentées au cercle Polivanov, Change 6, septembre 1970.

« langue mythologique » des national-socialistes qui acquiert une importance stratégique [Faye, 1972, p.652]

Une situation linguistique comparable a existé aussi, d'après J.-P. Faye, avec l'Etat soviétique totalitaire. Dans un des bilans qu'il fait de son travail – qui est monumental-, Faye explique qu'il ne s'agit pas de répéter « de manière pratiquement somnambulique » la formule sacrée « lutte des classes », « […] il s'agit aussi d'étudier les « procès » que crée en les « produisant » une stratégie grammaticale qui transforme le « jeu des bas intérêts » en rapports dangereusement ambigus et masqués »[6].

Dans les recherches de spécialistes, des réflexions sur le rôle de la langue dans un Etat totalitaire avaient été formulées avant cela, mais le premier à avoir mené une analyse magistrale étayée est J.-P. Faye.

L'année 1976 vit la publication du livre de Claude Lefort *Un Homme en trop* [Lefort, 1976], consacré à *L'Archipel du Goulag* d'A. I. Soljenitsyne. L'auteur étudie le travail de l'écrivain, et décrit les difficultés auxquels celui-ci se heurta pour créer son œuvre. Evoquant l'œuvre elle-même, Claude Lefort dépeint le mécanisme concentrationnaire de « l'industrie de la rééducation » et la logique de l'emprise totalitaire. Pour lui, ce qui joue un rôle capital dans ce système, c'est « l'anonymat de la langue bureaucratique » [Lefort, 1976].

C'est dans les années 1980 qu'on voit apparaître et entrer dans l'usage des termes et des définitions nouveaux : *système totalitaire, complexe totalitaire, société totalitaire, langue totalitaire, esprit totalitaire, esprit du totalitarisme, etc.* On suggère des voies pour sortir du totalitarisme, par exemple l'idée de passer à la démocratie.

Entre novembre 1974 et juin 1975, un séminaire d'étude du fascisme et du néofascisme organisé par Maria A. Maciocia s'était tenu à l'université Paris VIII-Vincennes. L'article de J.-P. Faye, qui fait partie du recueil publié dans ce cadre, s'intitulait « La critique des langues et l'analyse de classe. Les langages totalitaires : fascisme et nazisme. » Il y met l'accent sur la critique du langage, qu'il faut concevoir comme une part inaliénable de l'histoire du XX° siècle.

[6] Faye 1972*, Théorie du récit. Introduction aux « Langages totalitaires »,* p.40